enfant est de race illustre : des pieds à la tête et du visage à l'âme, elle est toute belle.

Une jeune fille qui lit, une *lectrice*, la *leggitrice*, comme porte le catalogue,... voilà ce qu'a voulu nous représenter l'artiste. Certes, le sujet paraît étroit dès l'abord, et qui n'a point vu l'œuvre de M. Tantardini jugera qu'elle doit être d'un effet médiocre ; eh bien, ce sujet, cette œuvre, traitée avec talent, est, je vous assure, d'un sentiment profond et qui n'échappe qu'à ces spectateurs qui ont pour coutume de laisser tout échapper.

La *leggitrice* m'a rappelé à moi l'éloquent épisode de Françoise de Rimini dans le Dante, quand la noble et douloureuse amante s'écrie :

Noi leggevammo un giorno, per diletto,
Di Lancilotto, come Amor lo strinse....

Ainsi devait être vraiment Françoise de Rimini, levée de bonne heure et plongée déjà des yeux et du cœur dans la douce histoire de Lancelot, pensive, un peu triste, et palpitant déjà en songeant à l'arrivée prochaine de Paolo, l'ami aussi des tendres lectures à deux, de ces entretiens où ceux qui auraient trop à se dire se comprennent et se répondent sans se parler.

Mais *la Lectrice* de M. Tantardini n'est point, j'imagine, la Françoise de Rimini du Dante. Elle est trop jeune pour cela et trop ignorante encore. C'est peut-être une blonde et frêle Anglaise, lisant l'*Elaine* de Tennyson ou une de ces gracieuses enfants, comme nous en avons encore à Paris, grâce au ciel, qui se laissent ravir aux *Feuilles d'automne* de Victor Hugo. Je ne sais pas. Toutes les beautés décentes se ressemblent. Mais ce que je peux bien affirmer, c'est que ce livre ouvert, aux pages blanches qui se prêtent à mainte interprétation, n'est qu'un livre aimable et pur aux mains d'une céleste créature. Elle est sereine, elle est calme, et, on le voit à son front et à son maintien, elle ne connaît encore de la vie que toutes les innocences et toutes les candeurs.

OCTAVE LACROIX.

LA LECTRICE, statue de M. Tantardini.

III

Le Train-poste anglais.

J'ai lu quelque part qu'autrefois les Péruviens usaient d'un moyen très-ingénieux pour échanger les dépêches de la poste aux divers relais qu'ils avaient établis sur les routes principales.

Ce moyen le voici :

Les courriers ou coureurs, comme on voudra les appeler, car le service se faisait à pied, partaient au trot emportant sur leur dos non-seulement les dépêches, mais encore l'homme qui devait les accompagner depuis le point de départ jusqu'à leur destination. Or, afin de ne pas perdre une seule minute, le coureur était pourvu de grelots qui, se faisant entendre au loin, permettaient au coureur de relai de se préparer et de se tenir sur la route. Quand son camarade arrivait auprès de lui, le nouveau coureur se baissait un peu et l'ancien, avec une adresse, une agilité singulière, jetait d'un mouvement d'épaules le sac à dépêches et celui qui le portait sur le dos du coureur de relai, qui partait aussitôt.

Évidemment ce moyen d'échanger promptement les dépêches avec l'homme de la poste était ingénieux ; mais tout a progressé depuis, le Pérou lui-même, et je doute fort que ce système soit très en faveur aujourd'hui à la direction générale des postes péruviennes.

Celui dont l'office postal de la Grande-Bretagne se sert depuis très-peu de temps me paraît beaucoup plus en rapport avec les besoins de notre civilisation et les immenses développements de nos relations par correspondance.

Ce système en usage sur les chemins de fer anglais est destiné à opérer l'échange de sacs de la poste à toutes les stations que les express franchissent sans arrêt.

Quelques explications me paraissent nécessaires ici pour bien faire connaître l'utilité de l'appareil que nous allons décrire.

On sait que le service des postes sur les chemins de fer se fait dans des wagons beaucoup plus grands que les wagons ordinaires et que l'on nomme *bureaux ambulants*. Ces bureaux, comme ceux des villes, reçoivent des lettres, en opèrent le tri, le classement et l'échange.

Les lettres, renfermées dans des sacs de cuir ficelés et cachetés du sceau de la poste, sont prises ou laissées à toutes les gares. C'est ainsi qu'un train qui ferait le service de Bordeaux à Paris prendrait à Angoulême, Poitiers, Tours, Orléans, etc., les lettres provenant de ces villes pour les autres villes de la même ligne, et laisserait à Angoulême, Poitiers, Tours, Orléans, etc., les lettres recueillies sur la route et destinées à chacune de ces villes.

Mais pour que le service des postes soit plus prompt, on ne place guère de *bureaux ambulants* que dans les trains express. Or nul n'ignore que les trains express ne s'arrêtent jamais qu'aux stations les plus importantes et qu'ils passent à toute vapeur dans les stations secondaires.

Si cette organisation favorise les grandes cités en leur apportant les correspondances avec plus de rapidité, elle est préjudiciable aux intérêts des petites villes, en retardant l'arrivée des dépêches. Puisque le train-poste ou express ne dessert pas les petites stations, il faut que le wagon ambulant laisse les lettres pour celles-ci aux gares importantes, et par conséquent il faut aller en voiture les retirer et les conduire dans la petite ville après un trajet de deux, trois ou quatre heures.

C'est pour supprimer ce trajet et desservir les petites villes comme les grandes, que l'appareil à échanger les dépêches a été créé.

Il consiste en une tige de fonte de la hauteur d'un train ordinaire.

On peut atteindre au sommet de cette tige par une échelle pratiquée auprès de la tige ; au sommet est fixée une branche de fer horizontale munie d'un appareil de suspension qui suffit à retenir des poids d'un certain calibre que le moindre choc doit en détacher avec la plus grande facilité.

La tige, dans les stations où l'express ne s'arrête pas, est érigée sur le bord de la voie, à portée du wagon-poste ambulant. Celui-ci est pourvu sur l'un de ses côtés d'un solide filet surmonté d'un réseau de cordes.

Avant le passage du train on a suspendu le sac de la poste contenant les lettres partant de la petite ville à la branche horizontale de l'appareil. Le train arrive à toute vapeur, les cordes du réseau touchent le sac, qui se détache sans plus d'effort qu'une feuille morte sous le souffle des vents et qui tombe aussitôt dans le filet du wagon.

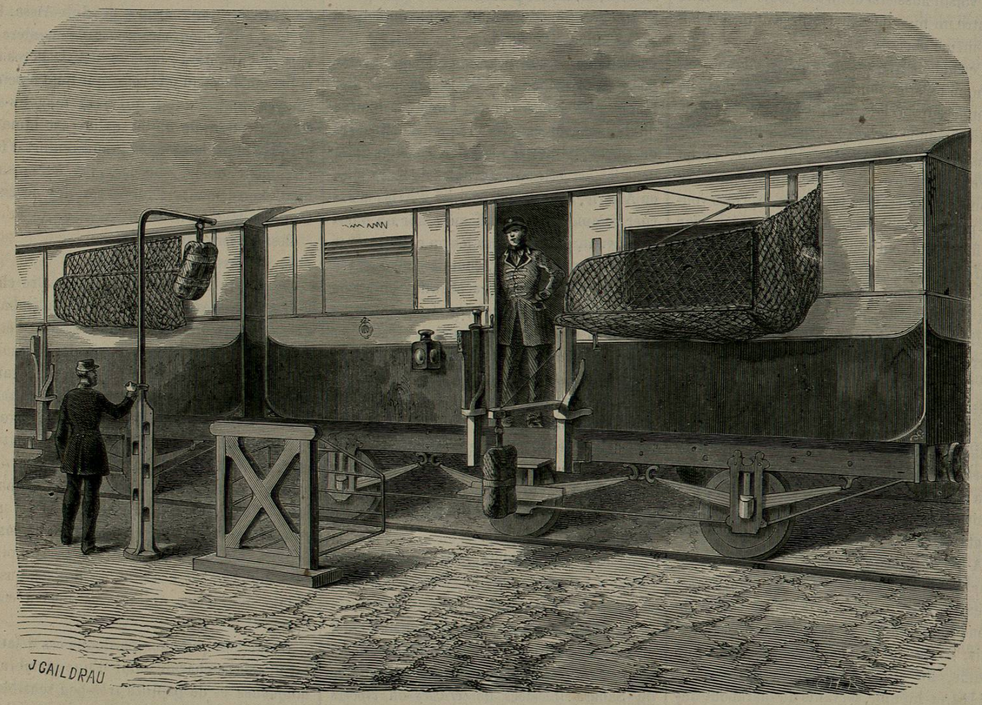
La dépêche de l'ambulant pour la petite ville est laissée instantanément par un mécanisme semblable. Le sac suspendu au wagon-poste est enlevé par un filet placé sur la voie. Ainsi s'opère l'échange en un clin d'œil et sans le moindre inconvénient.

On peut voir à l'Exposition universelle un modèle réduit de cette ingénieuse machine, elle fonctionne tous les soirs sous les yeux des visiteurs qui peuvent en même temps se rendre compte de la disposition des bureaux ambulants de l'office des postes britanniques.

Ces bureaux diffèrent des nôtres en ceci : les bureaux français sont pourvus de casiers sur leurs quatre côtés, tandis que les casiers du tri n'occupent qu'une seule face des wagons anglais. Est-ce mieux? Je l'ignore. En tout cas un seul bureau suffit à chaque express en France, tandis qu'en Angleterre un bureau ambulant se compose de trois énormes voitures ; si le service est chez nous un peu gêné, je crains que chez nos voisins la poste ne se gêne pas assez avec les Compagnies de chemins de fer en leur imposant trois lourdes voitures au lieu d'une qui pourrait suffire.

Puisque nous parlons de la poste anglaise, ajoutons qu'elle a voulu sans doute permettre aux employés des postes de toutes les nations d'étudier son mécanisme jusque dans ses détails d'aménagement. A côté de l'appareil à échanger les dépêches, nous voyons des modèles de casiers, de tables de tri, de guichets ; des réductions de malles et de paquebots ; des boîtes aux lettres, des sacs à dépêches, des timbres, des machines oblitérantes, des registres, enfin des costumes de courriers, de chargeurs et de facteurs. Cette exhibition, très-intéressante pour les agents des postes, ne saurait offrir un bien grand intérêt au public, car l'usage et l'expérience peuvent seuls faire apprécier les avantages ou les inconvénients des objets exposés.

PAUL BELLET.



LE TRAIN-POSTE ANGLAIS. — Dessin de M. Gaildrau.

IV

Les Arabes

OU LES AÏSSAOUA AU THÉÂTRE INTERNATIONAL.

Les jongleries algériennes, dont le théâtre international donne une exhibition aux Parisiens étonnés, passent dans le monde musulman du nord de l'Afrique pour de véritables miracles, et, par privilége spécial du prophète Mohammed — que la bénédiction de Dieu soit sur lui ! — ces miracles ne peuvent être accomplis que par les membres de la confrérie religieuse des Aïssaoua, très-répandue aujourd'hui au Maroc, en Algérie et en Tunisie.

Cette confrérie fut fondée, il y a trois siècles environ, sous le règne de l'empereur Mouley-Ismaël, par un pauvre marabout du nom de Mahmmed-ben-Aïssa, originaire de Mekinez, l'une des trois villes capitales de l'empire du Maroc.

Ce marabout avait une foi inébranlable dans la toute-puissance de la miséricorde divine : aussi s'en rapportait-il exclusivement à elle pour assurer son existence et celle de sa famille, et, s'il faut en croire la tradition, sa confiance ne fut jamais trompée. Dans les circonstances les plus critiques, un miracle s'opérait à la demande du saint homme.

A la suite d'un de ces miracles, dans la nuit, le prophète Mohammed apparut au marabout et lui enjoignit, par ordre du Tout-Puissant, de faire des prosélytes, de les con-

stituer en confrérie, lui promettant de continuer à ses disciples, jusqu'à la fin des siècles, la protection toute speciale dont il avait entouré son serviteur Aïssa.

En notre langue, *Aïssa* doit être traduit par le mot *Jésus*. *Aïssaoua*, qui est le nom des disciples, correspond littéralement à celui de *jésuites*.

Ainsi qu'il arrive souvent aux saints doués du don des miracles, Sidi-Aïssa en abusa, à ce qu'il paraît, pour faire échec au pouvoir de l'empereur Mouley-Ismaël; aussi ce souverain ne l'aimait-il pas et cherchait-il par tous les moyens à sa disposition à éloigner un voisin aussi incommode. Mais que faire contre un marabout aux ordres duquel Allah lui-même obéissait?

Cependant Aïssa n'était qu'un homme, et, comme tous les hommes, il vint à mourir. L'empereur le laissa enterrer avec la plus grande pompe dans la mosquée d'El-Hameria, construite par le marabout lui-même, et où il repose encore aujourd'hui; mais, la cérémonie des funérailles terminée, le prince voulut profiter de la réunion des disciples pour en finir d'un seul coup avec leurs menées et leurs agitations. A cet effet, il avait fait creuser en terre une immense fosse, qu'il remplit de serpents, de vipères, de scorpions, d'aliments empoisonnés, de bêtes féroces, de barres de fer rouge, de lames et de pointes de fer tranchantes, en un mot de tout ce qu'il jugea de plus propre à faire périr tous ceux qui seraient jetés dans cet arsenal de tous les maléfices du diable. Ismaël se flattait que, mort le chef de la confrérie, morte devait être aussi la puissance surnaturelle dont il avait donné jusque-là tant de témoignages éclatants.

A la nouvelle de l'épreuve que l'empereur leur réservait, les disciples eux-mêmes douterent de leur pouvoir et s'empressèrent de prendre la fuite dans toutes les directions. Mais, avant qu'ils fussent dispersés, une femme, du nom de Khamsia, — qui avait été la très-humble servante du marabout défunt, — les harangua pour leur reprocher leur manque de foi et les entraîner à affronter de nouveau les machinations sataniques de Mouley-Ismaël. « Je ne suis qu'une femme, leur dit-elle en terminant, et je vais vous donner l'exemple. »

A peine dit, Khamsia jette un regard de dédain sur la présomptueuse cour du sultan, et s'élance, échevelée et presque nue, dans la fosse qui devait, d'après les vœux de son souverain, lui servir de tombeau.

D'une main, elle a saisi le serpent réputé le plus venimeux, lui croque la tête et l'avale sans sourciller; de l'autre, elle s'est emparée d'un morceau de viande couvert de poison et le fait disparaître dans son estomac en un clin d'œil.

A la vue de ce miracle nouveau, les Aïssaoua viennent entourer Khamsia : l'un éteint, en les léchant de sa langue, le feu des fers rougis à blanc; un autre danse à pieds nus sur les lames des sabres et sur les pointes des poignards; un troisième se précipite sur un yatagan; tous se ruent sur les bêtes féroces, les animaux venimeux et les déchirent à belles dents; enfin, au bout de quelques instants, il ne reste, de tous les éléments de mort accumulés par l'empereur Mouley-Ismaël, que des Aïssaoua bien portants faisant cortége à dame Khamsia et prêts à affronter mille morts pour affirmer leur foi.

Ce n'est pas dans un pays comme le nôtre, où personne ne croit plus aux miracles, que des jongleurs africains parviendront à convaincre, même les plus crédules, que, grâce à l'intervention du prophète Mohammed, ils soient doués d'une puissance surnaturelle; cependant, il est incontestable qu'ils croquent des scorpions; qu'ils lèchent avec leur langue des lames de fer rougies à blanc; qu'ils mordent dans des raquettes épineuses de *cactus;* il est incontestable encore que, dans les *dordeba* ou saturnales de leurs fêtes en Algérie, on a vu des troupes d'Aïssaoua se ruer comme des bêtes affamées sur un mouton vivant, couvert de sa toison et le dévorer en entier, moins les os, comme pourraient le faire des hyènes ou des chacals, en mangeant laine, peau, chair, graisse, intestins avec tout ce qu'ils contiennent.

Comme toutes les personnes qui, en Algérie, ont eu l'occasion d'assister à la célébration des fêtes des Aïssaoua, j'ai été profondément humilié de voir des hommes, mes semblables, faire de si grands efforts pour se rapprocher le plus possible de la brute, mais, en ma qualité de médecin observateur, j'ai voulu me rendre compte de ce qui se passait sous mes yeux.

D'abord, j'ai constaté que les soi-disant serpents venimeux, mis en scène sous le nom de *lefaa* (vipères) n'étaient que d'innocentes couleuvres très engourdies. Je demandai aux charmeurs pourquoi ils n'allaient pas exercer leur puissance magique dans les contrées du Sahara, infestées de *cérastes* ou *vipères cornues;* ils me répondirent, en véritables jongleurs, que Sidi-Aïssa ne les avait institués que pour les pays peuplés de vrais croyants, et non pour les déserts habités par des schismatiques. C'est le schisme, à ce qu'il paraît, qui produit le venin des vipères.

J'examinai ensuite les scorpions et je pus m'assurer, par l'expérience, *in anima vili*, qu'ils avaient perdu leur venin. Les manger était donc innocent.

Ainsi, le pouvoir de neutraliser les poisons animaux était donc réduit à zéro.

Les poisons végétaux, *sem*, que les Aïssacua prétendent absorber impunément, sont aussi inoffensifs que leur couleuvres. Je leur offris, pour me convaincre de leur puissance contre ces poisons, de choisir moi-même de véritables plantes vénéneuses; ils me répondirent, comme pour les *cérastes* du Sahara, que Sidi-Aïssa ne leur avait assuré l'innocuité que pour les poisons contenus dans la fosse de Mouley-Ismaël, c'est à dire seulement pour ceux fournis par les plantes du territoire de Mekinez, dont la flore n'a encore été explorée par aucun botaniste européen, et qui ne le sera pas de longtemps, après les dangers que M. Balança vient de courir dans l'Atlas.

Leur pouvoir sur les animaux féroces est à peu près de même nature. Le lion, le roi des animaux, a le privilége d'être préféré pour les démonstrations en public. Souvent, dans les villes algériennes et sur les marchés arabes, on voit des indigènes promener un lion, au son du tambour, entre deux rangs de bannières aux armes de Sidi-Aïssa. Le cortége est toujours composé de manière à appeler l'attention ; mais le lion, le héros de la parade, n'est qu'une rosse qui tient à peine sur ses quatre pattes, qui veut toujours se coucher pour dormir et qu'on assomme à grands coups de bâton et grand renfort d'injures pour le faire marcher, bien lentement, bien lourdement. Pauvre roi des forêts : *Quantum mutatus ab illo!*

Reste le fer et le feu.

Je vais expliquer le miracle.

On pourra se convaincre au théâtre chinois et dans les baraques de nos saltimbanques de foires qu'il n'est pas nécessaire d'être membre de la célèbre confrérie des Aïssaoua pour avaler des sabres ou se passer des yatagans à travers le corps; le procédé en usage est le même dans tous les cas : une illusion.

Pour le feu, c'est autre chose. On sent la chaleur des plaques rouges et l'odorat ne tarde pas à avertir le spectateur qu'un parfum de chair ou de corne brûlées s'est répandu dans la salle. Il y a donc brûlure, mais brûlure sans douleur.

Ordinairement c'est, ou la langue, ou la plante des pieds, qui est soumise à cette épreuve.

La langue, qu'on me pardonne ces détails, est un corps charnu muni d'une membrane muqueuse et de papilles très-peu sensibles, et qui peuvent devenir presque insensibles par l'habitude de certaines pratiques. La langue de l'âne n'est jamais blessée par les piquants du chardon, et celle du chameau affronte les épines les plus ligneuses. De même, la langue des Aïssaoua s'habitue à lécher impunément des plaques de fer rouge.

Chacun sait que, pour bien ferrer un cheval, on applique le fer à chaud, afin que la corne prenne bien l'empreinte du fer. Il y a brûlure, mais comme la corne est insensible, le cheval ne témoigne aucune douleur. C'est parce que les Aïssaoua ont des cornes à la plante des pieds, comme les chevaux, qu'ils peuvent marcher sans souffrance sur des plaques de fer chauffées jusqu'à l'incandescence.

Je prévois que ma théorie des cornes humaines ne sera pas acceptée sans discussion. Rien n'est plus commun cependant que

la corne aux pieds, en Algérie du moins, chez ceux des indigènes qui, de leur vie, n'ont porté aucune chaussure. Mais, pour attester le bien fondé de mon affirmation, je dirai que, plusieurs fois, j'ai été appelé, comme chirurgien, à extraire des pieds de malheureux Arabes, des plaques de corne pesant jusqu'à 50 grammes et empêchant complétement la marche. Ces malheureux *encornés* comme le cheval et comme l'âne, auraient très-bien pu, avant l'opération, marcher sur un plancher de tôle rougie à blanc.

Cependant, je dois le dire comme atténuation de ce qui précède, les Aïssaoua n'abordent jamais leurs miraculeux exercices sans s'y être préparés par une sorte d'ahurissement et d'hébétement qui les fait ressembler plus à des animaux qu'à des hommes, quand ils se soumettent aux épreuves réelles qui leur confèrent le titre de frère en Sidi-Aïssa.

Voici en quoi consiste cette préparation.

Pendant des heures entières, dans une salle étroite et sans air, les frères, après avoir invoqué l'esprit de Sidi-Aïssa, se rangent en deux catégories: ceux qui doivent entraîner et ceux qui doivent être entraînés.

Les premiers, armés de cymbales en fer et de tambours, rangés en cercle et accroupis autour du foyer de la représentation, marquent la mesure et le rhythme de l'entraînement, en même temps qu'ils provoquent par leurs cris l'exaltation des entraînés.

Les seconds, les héros de la fête, debout au milieu de l'assemblée, tournent sur eux-mêmes, en marquant chaque cadence par une inflexion du tronc sur les membres inférieurs et en proférant, du fond de leur poitrine, — en vue d'imiter les hurlements des bêtes fauves — le nom d'*Allah, Allah, Allah*.

Bientôt entraînants et entraînés sont couverts de sueur; pour la provoquer, on ajoute l'action de l'encens brûlé sur des *brazeros*.

Bientôt encore, on ne respire plus, toutes les poitrines sont haletantes, la soif dévore les assistants; le moment approche où l'homme va devenir une machine inconsciente, obéissant à l'ordre du tambour et de la voix.

Déjà quelques-uns des entraînés ralentissent leurs mouvements; les entraîneurs précipitent la mesure de la musique infernale. D'autres s'affaissent à bout de forces, les yeux hors de la tête, la voix impuissante à proférer le plus petit *Allah*; on les soutient et on les oblige à marquer machinalement la mesure.

Enfin, les uns tombent, on les relève; les autres tiennent encore sur leurs jambes, parce qu'on les maintient, pour ainsi dire, dans la position verticale, mais ils sont dans l'impossibilité de faire un mouvement volontaire. Alors les tambours et les cymbales redoublent leur tintamarre infernal et les voix des entraîneurs s'en mêlent, en criant à tue-tête, mais toujours en cadence:

Oui, ce sont des Aïssaoua!
Oui, ce sont bien des Aïssaoua!
De vrais, de très-vrais Aïssaoua!

Alors on présente aux entraînés des lames de fer rouges, des scorpions, des raquettes de *cactus*, ils les avalent; on leur apporte des moutons en laine, en chair et en os, et ils les dévorent. Ivres de soif, de mouvement, de sons, de sons surtout, ils ne savent pas ce qu'ils font, ils ne sentent rien.

Ceux-là seuls qui ont monté à l'assaut ou ont chargé à la baïonntte, entraînés par le bruit de centaines de tambours battant le pas de charge, comprendront l'effet que deux heures de cymbales en fer et de tambours, unis aux hurlements des uns et des autres, peuvent produire sur le cerveau de malheureux qui, en outre, y joignent l'action de la danse tournoyante, avec flexion du corps sur les jambes à chaque mouvement.

On est déjà fou et à moitié enragé rien que d'assister immobile à un pareil spectacle.

Nos mœurs ne permettaient pas de donner sur le théâtre international une représentation complète d'une *dordeba* d'Aïssaoua. On ne sert donc aux visiteurs de l'Exposition universelle qu'une pièce revue, corrigée et amendée déjà en Algérie pour être acceptable par des spectateurs européens, et encore atténuée à Paris par l'introduction de danseuses mauresques.

Nous regrettons pour les indigènes de l'Algérie, et surtout pour leurs confréries religieuses, qu'elles n'aient pas à offrir à l'admiration de l'Europe des originalités un peu plus nobles, plus humaines et plus dignes de la sympathie que nous leur témoignons; mais nous sommes très-heureux de voir que la France va enfin être éclairée sur l'état vrai de la civilisation des indigènes de l'Algérie.

Les artistes algériens du théâtre international ne sont pas que des jongleurs, comme on en voit en tout pays et appartenant à une classe hors cadre dans une société. Non. Les Aïssaoua sont les membres d'une confrérie religieuse, organisée, hiérarchisée, possédant des mosquées, ayant des lieux de réunion, et comptant des affiliés, des frères, dans chaque ville, dans les grandes tribus. *Ab uno disce omnes.*

Docteur A. Warnier.

V

L'Exposition du Ministère des Travaux publics.

FRANCE.

En entrant dans le palais du Champ de Mars par la porte Rapp, on trouve immédiatement à droite la très-remarquable exposition du Ministère des Travaux publics. Là ont été disposés avec goût, les modèles des principaux ouvrages d'art exécutés en France dans ces dernières années. Seuls les hommes spéciaux sauront jamais ce qu'il a fallu d'études, d'adresse, de ténacité, d'intelligence, de génie même, pour l'accomplissement de ces tours de force, de ces merveilles.

Les chefs-d'œuvre éparpillés dans tous les coins de notre pays, souvent dans les lieux les plus déserts, quelquefois même construits souterrainement, ne seront jamais vus que par un bien petit nombre de personnes; mais le Ministère des Travaux publics a confié à un certain nombre de constructeurs particuliers le soin de reproduire en petit les monuments élevés par les ingénieurs. Ces modèles réduits, exécutés avec une fidélité absolue, en y employant souvent les matériaux qui ont servi à construire les édifices eux-mêmes, ont été exposés dans la galerie des machines, en attendant qu'ils aillent enrichir les précieuses collections de l'école des Ponts et Chaussées et de l'Atelier des Phares, qui ne sont malheureusement pas ouvertes au public.

Les modèles, comme les monuments qu'ils représentent, ont été construits avec cette précision scientifique et ce sentiment artistique qui distinguent tout ce que fait notre pays. Toutes les proportions sont observées avec tant de soin qu'il semble que les locomotives doivent courir sur ces ponts, l'eau bouillonner dans ces écluses, les vagues écumer sur ces phares que l'on tiendrait dans les mains! L'échelle est habituellement de 1 mètre pour 25 mètres. C'est la France et c'est le Lilliput.

Comme complément à son exposition, le Ministère a publié un volume de notices pleines d'intérêt sur les édifices dont les modèles ou les dessins sont exposés. Nous connaissons plus d'un publiciste qui fait souvent sans rien dire de larges emprunts à cette publication bourrée de renseignements inédits.

Commençons par étudier les modèles des édifices de Paris. Les monuments étant sous nos yeux nous pourrons juger de la justesse de la représentation, et nous admettrons ensuite aisément l'exactitude des autres reliefs.

A notre époque, ce sont les chemins de fer qui donnent lieu partout aux plus importants travaux. Nous voyons la reproduction de trois des plus remarquables ouvrages d'art du chemin de Ceinture, en entier compris dans Paris comme on le sait: le viaduc de l'avenue Daumesnil, le pont d'Auteuil, le tunnel d'Ivry. Plus tard ces modèles iront prendre place à l'École auprès de celui du pont Napoléon, un des ouvrages les plus importants de la Ceinture, qui s'y trouve déjà.

L'élégant viaduc élevé par la ville à l'extrémité de l'avenue Daumesnil, pour le passage de la voie ferrée, devait concourir à l'ornementation générale de cette avenue